HISTOIRE DES HÔPITAUX DE PARIS

Ambroise Paré'1970

Jean-François Moreau Promotion 1964

Qu'on y prenne ses fonctions au1er avril 1970 pour le semestre d'été, ou le 1er octobre pour celui d'hiver, le nouvel hôpital Ambroise Paré de Boulogne-Billancourt apparaissait à l'interne des hôpitaux de Paris dans un cadre d'une rare beauté. Le bâtiment tri-axial de six étages, dans la gamme du gris-bleu tendre, était harmonieusement implanté dans l'écrin du bois de Boulogne, à l'écart du trafic d'un «périphérique» encore à construire de la porte Molitor à celle de Saint-Ouen. Le tour de l'hippodrome de Longchamp servait à tester la forme athlétique de ceux qui pouvaient courir à pied - le vélo n'étant pas plus répandu que la moto japonaise à l'époque - plus de trois kilomètres sans cracher leurs poumons. Le sport-business n'avait pas encore transformé les courts de Roland Garros en barnum du tennis.

Les Rothschild, dont on apercevait le château, à l'ouest, près de la boucle de la Seine qui sépare Boulogne de Saint Cloud et Suresnes - et que ne masquait pas encore un parking maintenant bétonné - avaient fait don à l'Assistance Publique à Paris d'un terrain sur lequel on bâtit Ambroise Paré[2], l'un des derniers joyaux hospitaliers gaullo-pompidoliens de la couronne de Paris, qui était encore le centre du depuis défunt Département de la Seine, à laquelle appartiennent aussi l'hôpital Antoine Béclère de Clamart et l'hôpital Henri Mondor de Créteil, ouverts également à la fin des années 60.

UNE ESTHÉTIQUE ARCHITECTURALE

Alors que ces hôpitaux étaient chargés de donner du sens et de la consistance à la nouvelle vague du plein temps hospitalo-universitaire, institué par les Debré Père & Fils dix ans plus tôt, nul n'avait prévu que leurs premiers colonisateurs seraient les enfants directs de mai 1968. La coexistence entre les mandarins anciens ou nouveaux et des générations trentagénaires fut chaotique dans bien des endroits de l'Université de Paris, maintenant éclatée en de nombreux morceaux et dix Facultés de Médecine[3]. Ambroise Paré n'avait pas de passé à l'inverse de Necker et de Cochin par exemple. La cohabitation y fut bon enfant. Le monde calme et épicurien d'Ambroise Paré fut, par bien des égards, une sorte de réplique médicale de l'Abbaye de Thélème à laquelle Rabelais[4], comme le Chirurgien du Roy, eussent été sensiblement favorables. La mémoire se fait douce quand on se remémore la médecine de l'avant «premier choc pétrolier de 1973» et l'introduction, sous Gabriel Pallez et Jean de Savigny, de l'idée de maîtrise contrôlée des dépenses de santé.

En 1970, par le choix des équipes qui s'y implantèrent à l'origine, l'hôpital était lancé vers le développement d'une médecine humaniste, bien plus orientée vers les soins que vers la science[5]. Les médecins étaient des cliniciens réputés. Leurs clientèles venaient autant des beaux quartiers du XVIe et de Boulogne que des banlieues populaires de Billancourt naguère déprolétarisées. Les urgences accueillaient aussi bien les tentatives d'autolyse de la jeunesse du XVIe que les soûlographes du Bois

Fac-similé de l'article «*JF Moreau. Ambroise Paré'1970. L'Internat de Paris, 2002,n° 32, pp23-28*» dans la présentation originale de l'auteur en PDF, ce qui explique la médiocrité de la reproduction.

Tirage limité et diffusion restreinte aux seuls Membres actifs 2010 et aux Conférenciers

HISTOIRE DES HÔPITAUX DE PARIS

de Boulogne et ses prostituées pas encore travesties. Chefs de cliniques et internes découvraient le plaisir de travailler avec un personnel infirmier jeune et enthousiaste, malgré les «déportations» de ceux ou celles, plus âgés, qui avaient dû, souvent la mort dans l'âme, quitter les hôpitaux intra muros pour Ambroise Paré, beau certes mais exécrablement desservi par des transports en commun rarissimes[6].

Il n'y avait plus de salles communes, le confort était dans toutes les chambres de un à quatre lits[7], largement éclairées et munies de sanitaires propres. Il y avait 33 lits par aile, le long de l'avenue Charles de Gaulle, moins dans l'aile occidentale B qui correspondait au «secteur privé» ou «public réservés» de certains, ou à des unités de réanimation spécialisée ailleurs. L'aile C était réservées aux consultations. La radiologie -on ne disait pas encore le «plateau technique»[8] et encore moins le «département d'imagerie» - était au centre du tri-axe, donc facilement accessible. Les ascenseurs desservaient tous les étages, mais il apparut rapidement qu'ils n'étaient ni assez nombreux ni assez rapides. Les archives étaient centrales et les dossiers codés. Les médecins passaient d'un étage à l'autre sans trop barguigner. Le standard téléphonique intégrait les «bips» sans perdre la voix chaude de la réceptionniste. Un bonheur «moderne», qu'accentuait la présence d'une grande salle de garde proche de l'entrée de l'hôpital, loin des lieux d'hospitalisation des malades, richement dotée en chambres et d'une excellente cuisinière prénommée Christiane. C'était beau, bon, clair, propre, lumineux, l'Ambroise de 1970.

Claude Bétourné (1947)
en Soleiman le Magnifique

DE LA SALLE DE GARDE

Les salles de garde de l'Assistance Publique baignèrent dans le sulfureux durant toutes les troisième et quatrième Républiques Françaises. Qui ne connaissait pas la réputation du Bal de l'Internat, ses Bacchantes et ses Bacchanales? On n'était pas censé y envoyer ses filles, pas plus qu'une jeune fille convenable n'aurait gardé sa réputation virginale intacte, dès le seuil de la salle de garde franchie, ne serait-ce que pour un déjeuner «touristique» que seules des naïves ou des écervelées auraient pu imaginer innocent et sans risques. Ce n'était pas par cet escalier-là que l'on pouvait parvenir à épouser bourgeoisement un jeune médecin plein d'avenir, entreprise courante qu'encourageaient les mères soucieuses de l'avenir matrimonial de leurs filles mais plus que réservées quant aux moyens d'y parvenir.

Mais quel plaisir pervers que de s'encanailler à un moment perdu. Combien de regards vagues n'avons-nous perçus, au hasard des dîners? Combien de cernes aux yeux enamourés à l'heure du petit-déjeuner? Fatigues de bonheur extatique de l'une faisant contrepoids à la lassitude du désappointement des moments sans lendemain chez sa voisine.

A ces époques de pruderie maintenant inimaginables malgré la révolution sexuelle de mai 68, l'interne était supposé être une bête sexuelle. Il l'était souvent, mais moins qu'on ne le croyait, car les temps avaient changé avec la Guerre d'Algérie qui fit commencer l'internat vers 25-30 ans. Les internes étaient nommés par promotions de deux à trois cents collègues et se mariaient tôt au retour d'un service militaire encore interminable. Contrairement à leurs aînés célibataires, ils goûtaient davantage au bonheur conjugal et à son confort; bien rares d'ailleurs étaient les légitimes qui appréciaient la promiscuité des chambres de

Jacques Ramadier (1943)
en Ivan le Terrible

COTISATIONS ANNUELLES - VOIR PAGE 59

HISTOIRE DES HÔPITAUX DE PARIS

garde - elles en étaient d'ailleurs traditionnellement bannies, comme l'étaient les discussions politiques ou médicales, sauf à payer des «taxes» onéreuses -. Les femmes internes devenaient d'ailleurs de plus en plus nombreuses et leur sexualité était moins exhibitionniste, quoique parfois hilarante quand elles se dévergondaient. Dans la plupart des grands hôpitaux, la vie conjugale précoce mit un gros bémol, sinon un terme, à la vision bachique de la salle de garde des «Hommes en Blanc». L'ouverture des «sex-shops» comme les prétentions financières des artistes décrurent l'exubérance de l'iconographie pornographico-érotique de ses murs.

La salle de garde d'Ambroise Paré des premières années 70 reste pour l'auteur de ces lignes la meilleure référence au passé folklorique prestigieux de l'Internat de Paris. Le plus osé de ce qui s'y passa atteignit rarement certains sommets actuellement projetés sans censure sur M6 ou Canal+. L'esprit des chansons qui s'y créèrent tint souvent plus d'Apollinaire et de Coluche que de Houellebecq. Aucune donzelle présentement adolescente n'a quoique ce soit à apprendre des IHP, qui relève de ce que cherchaient à savoir, sinon à expérimenter, nombre de leurs mères ou grand-mères accueillies plaisamment à Ambroise Paré. Elle le trouve dans «Voici» ou «Mademoiselle Age Tendre», avec plus de texte et d'illustrations et les travaux pratiques se trouvent sur le cable. La pilule était en vente en 1970 mais l'interruption volontaire de grossesse se faisait exclusivement en Suisse ou en Angleterre; l'érotique gainsbourien, avec la décadanse, continuait d'être scandaleux et le port du pantalon était encore déconseillé aux doctoresses. Cela limitait singulièrement la clientèle féminine de la salle de garde à une faune pittoresque et sympathique, mais plus avertie des dangers que celles qui se draguent actuellement dans les discothèques. Le SIDA n'existait pas encore et l'homosexualité masculine était un tabou jamais évoqué donc exclu de toute concélébration. Les salles de garde étaient résolument et officiellement «hétéros».

Didier Fritel (1946) en Pape
son nonce Jean-Pierre Fendler (1960)
et leur cher abbé Gérard Dongradi (1967)

En 70-71, nombre d'internes et de chefs de clinique s'étaient installés à Ambroise Paré pour une longue période de convivialité amicale au sein d'une salle de garde richement alimentée par une industrie pharmaceutique encore bonace et philanthrope, peu contrôlée par le fisc mais impitoyablement rançonnée par un économe de salle de garde[9] hors norme, en l'occurrence Michel Glikmanas (promotion 1968). Les fortes personnalités ne manquaient pas, elles se devaient de rivaliser. L'Abbaye de Thélème locale s'adornait de jolies externes de garde, d'équipes de réanimateurs nombreuses et de petits ménages plus ou moins concubins et bien imprégnés d'un esprit communautaire soixante-huitard qu'on taxerait aujourd'hui de gentil sinon de bon, dans un décor, rappelons-le, d'un esthétisme certain. Tout se prêtait à y mener une vie «culturelle» intense, riche en «tonus» ou en «améliorés» plus ou moins impromptus, en «enterrements» et en «dîners de patrons»[10].

Les internes de nos jours - du moins à notre connaissance - ne se font plus «enterrer» à la fin de leurs quatre ans de service. L'usage commençait alors à se perdre, mais certains internes restaient alors attachés à cette cérémonie particulière, notamment quand ils fréquentaient des salles de garde d'allure traditionnelle à dimension humaine[11], où il était possible de les connaître suffisamment. On restait souvent interne deux semestres voire plus à Ambroise Paré et nombre des internes y poursuivaient leurs séjours voire leurs carrières à partir du clinicat plein-temps, récemment créé et facilement accessible. Le tonus d'entré testait les potentiels de chansonnier. Au cours du

HISTOIRE DES HÔPITAUX DE PARIS

de gauche à droite :
André Mignot,
Jean Lubetzki (1949)
Louis Auquier (1940)
André Margairaz (1953)
Pierre Guénin (1934)
Paul Mathivat (1934)

«tonus de sortie», qui marquait la fin des semestres, les fossoyeurs choisis par l'interne en voie de «fossilisation» - voire auto-promus et alors meurtriers quand ils avaient ensemble quelques comptes à régler - composaient un numéro de chansonnier d'une durée d'une demi-heure à une heure. La trame générale était habituellement une description particulièrement «vache» tant de la personnalité de l'interne enterré que des évènements marquants, rarement les plus gratifiants, de son internat. L'attaque sur la vie privée était en principe bannie de l'étiquette des salles de garde de l'époque. L'enterrement de François-Charles Mignon fut un évènement resté dans l'histoire de la salle de garde d'Ambroise paré. Les mythiques tonus pelviens n'existaient pratiquement plus dans Paris *intra muros.* L'un des sommets du règne glikmanassien fut un amélioré offert à l'équipe du film «Le passager de la pluie» tourné dans l'hôpital; on y attendit Charles Bronson qui ne vint pas mais Anthony Perkins fut un convive remarqué par sa simplicité et son regard incendiaire.

UN DÎNER DE PATRON HISTORIQUE

Le génie particulier de l'économe Glikmanas s'exprima au plus haut sommet de l'art par le «dîner de patrons» de l'hiver 1971. Les salles de garde ne sont plus assez riches pour s'offrir ce pinacle de la vie d'un Interne des Hôpitaux de Paris des Trente Glorieuses. Les dîners de patrons étaient l'occasion d'inviter les chefs de service pour qu'ils entendent leurs quatre vérités. L'épure classique les faisait programmer la dernière soirée d'un semestre, pour que nulle représailles puisse rejaillir d'une raclée verbale trop débridée; d'autre part, seuls les internes et leurs patrons étaient invités, à l'exclusion de tous autres témoins de ce qui fut souvent un match sans pitié, si l'on en croit les plus anciens «fossiles». Les patrons ne devaient pas, sauf à perdre la face, refuser une telle invitation à un festin habituellement à «thème costumé» et au programme d'attractions personnalisées, numéros de chansonnier présentés service par service; ils se devaient d'écouter sans broncher des avanies dont ils auraient la possibilité de se venger lors du «rendu» qu'ils auraient la courtoise obligation d'offrir dans le courant du semestre suivant, dans le restaurant de leurs choix.

Michel Glikmanas et sa garde princière

Le dîner de patrons d'Ambroise Paré ne respecta pas tous les principes mentionnés ci-dessus. Le thème choisi fut les Rois et Empereurs du XVIe siècle. De superbes costumes furent loués dans un vestiaire de théâtre célèbre. On se souvient de l'interniste Claude Bétourné en Soleiman le Magnifique, du rhumatologue Louis Auquier en François 1er, de l'orthopédiste Jacques Ramadier en Ivan le Terrible, du chirurgien Pierre Guénin en Charles Quint, du néphrologue Didier Fritel en Pape et du radiologue Victor Bismuth en Montezuma... Ils eurent leurs Cours respectives avec leurs assistants, leurs plus

HISTOIRE DES HÔPITAUX DE PARIS

Victor Bismuth (1955) en Montezuma et sa tribu radièque au fond, les orthopédistes avec Jacques Ramadier et Robert Méary

jolies externes et quelques parasites familières de la salle de garde. On dénombra plus de cent-cinquante personnes, qui défilèrent aux lampions dans les jardins de l'hôpital sans qu'il y eût la moindre plainte de malades. Le dîner, fastueux, fut une succession de numéros d'une rare qualité artistique, tant dans leurs formes que dans leurs verbes. Il se peut que certains furent caustiques, - s'il en avait été autrement, les patrons en cause en auraient été les premiers déçus - ils ne furent jamais ni méchamment odieux ni vulgaires. Tant et si bien que ce dîner souda le corps médical de l'hôpital dans son entier, pour le plus grand bien de la qualité de la médecine. Cet esprit-là survécut plusieurs années, le temps que le temps change et les hommes et leurs positions hiérarchiques. Très élégamment, les patrons offrirent un «rendu» remarquable par l'invitation des

stars encore inconnues de la troupe du Splendid.

On peut gloser sur le folklore de l'Internat de Paris, en regretter les excès, la décadence ou la disparition, juger scandaleux ou véniel son érotisme qui fut une grande source d'inspiration cinématographique dans les années 50. Le temps n'est plus où l'IHP, jeune mâle célibataire candidat à la carrière mandarinale et aux gros revenus, était seul - ou, quand il était chirurgien, avec un externe et un anesthésiste - à supporter l'hôpital à partir de midi jusqu'au lendemain matin 8 heures, ses odeurs de bouillon, de sueur et d'eau de Javel, sa saleté, sa mortalité, sa violence, son insécurité, ses faibles moyens. Il y a aujourd'hui, par rapport aux effectifs des années 60, pléthore de médecins de garde, avec leurs panseuses, leurs infirmières, leurs sage-femmes, leurs laborantines, leurs réanimateurs, leurs endoscopistes, leurs radiologues, leurs biologistes, leurs instruments électroniques, leurs téléphones, leurs messageries, leurs téléfax, en attendant leurs télé-transmissions, leurs bases de données, Medline et Internet, leurs administrateurs… L'interne de garde n'est solitaire que s'il le veut. S'il était encore seul en 1970, à Ambroise Paré, il l'était moins qu'ailleurs, résultat bénéfique du clinicat plein-temps et de l'esprit de famille qu'entretint sa salle de garde...

Que penser aujourd'hui de l'Eros d'Ambroise Paré, en tant qu'archétype, quand on sait que l'après 68 fut l'âge d'or du plein temps hospitalo-universitaire et que les carrières ne se font jamais en salle de garde[14]? Thanatos passa par-là aussi, pour rappeler, aux IHP comme à leurs adversaires, la loi impitoyable du destin et que la mort aveugle ne les épargne pas à la fleur de l'âge.quand ça lui chante.

IN MEMORIAM

Que sont nos collègues d'Ambroise Paré devenus, morts à cette époque festive que nous venons d'évoquer. Disparus dans la mémoire de l'AP-HP ? Le gentil interne Philippe Desvignes (promotion 1966) destiné à la chirurgie, mort le semestre suivant d'une hépatite B fulminante ?le chef de clinique orthopédiste Jean-Claude Zerah (promotion 1963) renversé par une voiture boulevard Saint-Germain ? L'interne Guy Desouches (promotion 1966) futur gastro-entérologue et chansonnier inspiré de la salle de garde? Et nos patrons d'alors? Jean Himbert, le meilleur élève du fameux cardiologue Jean Lenègre[15], aurait dû succéder sous peu à Paul Mathivat s'il n'avait péri assassiné à Skhirat lors du raout offert par le roi Hassan II du Maroc dont Claude Bétourné était le médecin personnel assisté de plusieurs collègues parisiens? le chirurgien orthopédiste Robert Méary d'un cancer du pancréas alors qu'il venait de prendre ses fonctions à Boucicaut et laisser la place à Jacques Ramadier? Il arriva même que l'un d'eux se lasse de vivre,